

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mme Hélène Charpentier

Le 17 février 2001

Discours de bienvenue de Monsieur Christian Desplat, de l'Académie de Béarn

Monsieur le président, chères consœurs, chers confrères, chère mademoiselle, mesdames, messieurs,

Dans les dernières décennies de l'Ancien Régime, M. de Laussat, officier de finances de Sa Majesté, maire de Morlaàs, dont les ancêtres vendaient du drap à Oloron, meublait ses loisirs en composant une galerie de portraits de ses contemporains. Ce gentilhomme plein de verve et parfaitement au fait des petits et grands secrets du Béarn, trempait plus volontiers sa plume dans le vitriol que dans l'eau de rose. Brossant le tableau du dernier directeur du collège royal de Pau, bénédictin de Saint-Maur et premier évêque constitutionnel des Basses-Pyrénées, Dom Sanadon, il le clouait au pilori en ces termes : « *Ce n'est pas d'être né bas-Normand et mieux, ajoute-t-on, bâtard, que je lui fais un crime... !* » Dans ces conditions, peut-on espérer devenir béarnais, ou pour mieux dire, qu'est-ce qu'être béarnais ? Selon le For de Béarn, édicté en 1551 par Henri II d'Albret, il fallait être « *natus* », natif, de la principauté pour y exercer un gouvernement ou une charge. Or, nous sommes, Mademoiselle, vous et moi, des « *hore bienguts* », des « étrangers », puisque vous avez vu le jour à La Garenne-Colombes, d'un père originaire de Villers-Cotterêts et d'une mère du Cotentin, et que je suis né au pied de la côte vineuse de Saint-Émilion. Et cependant, nous voici tous deux, en ce lieu, le parlement de Navarre, qui fut le dernier bastion de la souveraineté béarnaise jusqu'à ce que le peuple en chasse ses Messieurs, et au sein d'une compagnie qui agrège les personnalités les plus représentatives de la béarnitude. Quels

peuvent être nos mérites pour obtenir cette confiance et cet honneur ? Nous pourrions nous abriter derrière le plus inattaquable des palladium et rappeler cette lettre du 1^{er} janvier 1586, signée de Henri III de Navarre et qui commençait par ces mots : « *Je suis né françois !* » Ou, mieux encore, ferons-nous appel devant notre patronne, notre intercesseur culturel, Marguerite de Navarre. Avant de devenir la Marguerite des Marguerite, Marguerite de Valois ne fut-elle pas, elle aussi, une « *hore biengut ?* ». Mais, aussi prestigieuses soient-elles, ces protections ne nous seront pas nécessaires ; non pas que nos œuvres et nos actes soient à ce point exceptionnels qu'ils nous en dispensent, mais parce que l'Académie de Béarn, comme l'Académie française, selon le vœu de ses fondateurs, n'eut jamais pour vocation de délivrer des lettres de pureté de sang à ceux qu'elle honore en les recevant. Nous ne sommes pas ici dans un cénacle identitaire ou communautaire ; à l'image du Béarn, terre d'échanges, terre d'asile, berceau d'un roi qui signa ledit de Nantes, l'académie, mère généreuse, adopte ceux qui, n'ayant pas le bonheur d'être *natius*, le sont devenus, comme nous mademoiselle, non par le sang reçu mais, si je puis oser cette image rabelaisienne, par l'encre versée... Je n'évoque pas Rabelais par hasard ; toute votre œuvre m'y invite au contraire. Agrégée de grammaire, professeur de littérature française depuis 1975, vos travaux contribuent à réhabiliter une littérature, celle de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance érudite, trop souvent réduite à quelques noms.

Ce choix était prémonitoire puisqu'il vous fit croiser, à maintes reprises, les plus illustres figures du Béarn : Fébus et ses *Oraisons*, Henri IV et les auteurs des premières *Henriades*, qui vous donnaient des droits à la reconnaissance du Béarn. Votre fidèle attachement à notre université vous conduisit à ouvrir un second chantier : aux côtés de P. Delay, du professeur E. Vaucheret, vous avez créé et animé un centre d'études des auteurs béarnais des XIX^e et XX^e siècles. Des colloques, des publications fort riches sur Tristan Derème, Joseph Peyré, les Villes en Gascogne, alourdirent la dette des Béarnais à votre égard. C'est à une académicienne correspondante qui ne ménagea jamais ses soins pour l'institution que notre compagnie exprime aujourd'hui sa légitime reconnaissance.

Aussi, est-ce sur une musique bien simple, sur un ton binaire, que je construirai mon éloge : autour d'un concept aussi beau qu'imprécis, celui de Renaissance. Quelles en furent les ruptures et les continuités, les ombres et les lumières ? La Renaissance fut-elle seulement une ode joyeuse à la beauté retrouvée des formes, des couleurs et des sentiments ? Comment se peut-il, dès lors, qu'elle accompagne, en notre « douce France », le « temps des troubles », qui lut celui d'indicibles horreurs ? Pour le dix-huitiémiste que je suis, la question n'est pas anodine : comme le Siècle des Lumières, celui de la « douceur de vivre » put-il enfanter la Terreur et près d'un quart de siècle de massacres en Europe ? Dans les deux cas, nous découvrons, avec la même horreur, que le plus étonnant n'est pas dans la banalité du Mal, mais dans la perversion du Bien.

Marguerite de Navarre fait figure, à juste titre, d'une des plus illustres représentantes de la Renaissance française. Son œuvre, qui ne se borne pas à l'*Heptaméron*, porte en elle le meilleur du passé et du présent littéraire de la première moitié du XVI^e siècle, mais aussi ses ambiguïtés et ses contradictions. Je ne reviendrai pas ici sur l'échec de l'humanisme chrétien ; cette admirable aventure spirituelle, tentative d'une réforme intérieure, sans rupture, du christianisme, effort sans précédent de concilier la sagesse des païens avec celle des chrétiens, d'apporter une réponse aux exigences du salut individuel, n'aboutit malheureusement pas. Dans un livre inspiré, *Amour sacré, amour profane*, autour de X *Heptaméron*, L. Febvre a montré la part que Marguerite prit, aux côtés de l'évêque Briçonnet, de Lefèvre d'Étaples, à cette entreprise. On mesure encore aujourd'hui les conséquences de la défaite de ces « évangeliques » : la « tunique sans couture du Christ » fut déchirée dans d'atroces et fratricides convulsions. Le contenu de l'*Heptaméron*, celui des prisons, du théâtre, sacré et profane, de Marguerite, éclaire, certes partiellement, cette issue désastreuse. La satire des gens d'Eglise est fréquente et vigoureuse dans toute son œuvre : elle puise ses racines, à l'évidence, dans la tradition médiévale, peuplée de moines plus fidèles serviteurs de Bacchus et de Vénus que du Dieu des chrétiens. Dans la 31^e Nouvelle de *Heptaméron*, Marguerite décrit un mou- tier digne de celui du divin marquis : « Et fut trouvée en ce monastère y avait esté menée un grand nombre de gentils femmes et autres belles filles. Ce monastère fut bruslé avec les moynes qui estoient dedans, en mémoire perpétuelle de la cruauté dont usa un cordelier amoureux d'une damoyelle. » La reine de Navarre ne se montre guère plus clémente à l'encontre du prieur de Sarrance qui accueille fort mal la petite troupe des « devisants » : « Combien qu'il fut assez mauvais homme, ne leur osa refuser le logis pour la crainte du Seigneur de Béarn, dont il sçavoit qu'ils estoient bien aimez. » On sait assez que Marguerite resta jusqu'à sa fin fidèle à l'orthodoxie romaine et ses propos illustrent d'abord la continuité d'une littérature anticléricale, et non pas antireligieuse, qui proliférait lorsque la France se « couvrait d'un blanc manteau de cathédrales ». Mais, comment ne pas voir le sens nouveau que pouvaient prendre ces plaisanteries traditionnelles ; dès 1610, Florimond de Raemond, dans son Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie, s'interrogeait sur le ton des momeries et farces des Cours de Pau et de Nérac : « Toujours quelque pauvre moine avoit part à la comédie et à la farce. Il sembloit qu'on ne peust se resjouir sans se moquer de Dieu et de ses officiers. »

Cependant, la vraie rupture, la plus profonde était ailleurs ; l'œuvre de Marguerite illustre comment la Renaissance trahit le modèle social hérité du Moyen Âge : celui de la société d'ordres. Le clergé, le premier ordre selon le dessein divin, en sort définitivement discrédité. L'inquisiteur de Marguerite n'est pas seulement injuste et ignorant : « *Bons et maulvais, la chose est claire et ample — J'envoye au feu, quant me sont présentez !* » Il est surtout d'un cynisme révoltant : « *Car il vault myeulx qu'un homme innocent meure — Cruellement, pour estre exemple à tous.* » Le pire des anachronismes serait de croire que l'humanisme ait rêvé d'une société plus juste, ou plus égalitaire. L'œuvre de Marguerite en administre la preuve contraire ; elle rompt avec l'idéal chrétien de la *concordia ordinum* et préfigure une société

laïcisée, enfermée dans une crise qui ne se dénoua que deux siècles et demi plus tard, incapable d'intégrer les élites de la fortune, du savoir et encore moins d'instaurer un minimum de respect pour les plus démunis. Le marchand, le médecin, le savant y sont à peu près aussi maltraités que le menu peuple ; lorsque, au début de l'*Heptaméron*, les devisants traversent le Gave en crue et y perdent leurs serviteurs, ils louent : « *Le Créateur qui, en se contentant des serviteurs, avoit saulvé les maistres et maistresses.* » Seule la noblesse trouvait finalement grâce aux yeux de Marguerite ; certes, elle n'ignorait pas sur quelles fragiles bases s'édifiait sa prééminence : « *L'honneur est bien digne d'estre estimé-Mais s'il est vain, il doit estre blasmé. — L'honneur est vain, s'il n'est pas au cueur planté - Et par vertu engravé et enté.* » Mais, en fin de compte, la noblesse, militaire, méritait bien d'occuper le premier rang : « *Car par vertu la noblesse est venue - Et la vertu parles armes accreue.* » L'œuvre de Marguerite offre ainsi, sous les apparences delà continuité littéraire, tous les signes d'une rupture ; en revendiquant avec autant de science que de talent, la prépondérance nobiliaire, n'était-elle pas surtout l'annonce, prophétique, de la crise dans laquelle entrait le « second ordre » ?

Si une œuvre en apparence aussi détachée des contingences de la vie quotidienne peut ainsi révéler les prolégomènes d'une crise morale et sociale, on ne sera pas étonné que la Renaissance réserve d'autres surprises, moins bonnes encore. Le monde de l'humanisme était un « univers saturé de magisme » ; pendant des siècles, l'Église, l'État avaient toléré un compromis avec ce magisme et la sorcière exerçait au village un office salutaire. C'était, en Béarn, la « *pou- souère* » détentrice des secrets qui pouvait conserver la vie et donner la mort. Au cours des derniers siècles du Moyen Âge, parmi les clercs, naquit un fantasme dangereux. Confrontés aux malheurs des temps, des théologiens, des juges, surestimèrent les pouvoirs de Satan et soupçonnèrent la présence d'une secte organisée de ses adorateurs. De ce qui n'était qu'une hypothèse d'école, l'humanisme fit une certitude : il existait réellement une secte, vouée à la destruction de l'ordre divin et terrestre ; vers 1560, une vulgate cohérente s'était élaborée et envoya périr sur le bûcher des milliers de malheureuses. Quelle fut la part de l'humanisme dans ce drame ? Redécouvrant les textes antiques, de nombreux humanistes réactivèrent l'équation envisagée par Saint-Augustin : paganisme égale hérésie, hérésie égale satanisme. Du point de vue culturel, l'épidémie de chasse aux sorcières n'est donc pas une aberration : elle est au contraire la traduction tragique et spectaculaire de la déstructuration du monde rural. Le phénomène est le résultat d'un double processus : d'acculturation religieuse, culturelle et politique du monde rural et aussi de profondes mutations socio-économiques des campagnes après 1550-1560. L'acculturation est venue d'en haut, des autorités et des élites ; les mutations ont été accélérées par l'émergence d'une classe de ruraux riches et puissants, la « *sana partida* » de nos textes gascons. L'État-Nation, alors en pleine gestation, a été l'élément fédérateur de ce processus et il ne faut pas s'étonner que la répression de la sorcellerie, crime de lèse-majesté divine mais aussi humaine, entendez royale, ait été son fait. On ne sera donc pas surpris, non plus, que les femmes aient été les principales victimes de ce

fantasme meurtrier : elles étaient les représentantes de la culture traditionnelle orale et détenaient un véritable pouvoir. Avec l'humanisme, le savoir et le pouvoir devinrent des monopoles masculins. Les démonologues, ou plutôt les démonomanes, ne se recrutèrent donc pas parmi des esprits faibles, incultes, ni parmi des psychopathes ; bien au contraire, des princes de l'humanisme figurent parmi les plus redoutables chasseurs de sorciers et ce sont eux qui en élaborant une doctrine cohérente rendirent crédible le fantasme. Du Moyen Âge, ils retinrent le soupçon, de cette suspicion leur érudition fit une certitude : bel exemple de continuité et de rupture.

D'une liste qui serait trop longue et affligeante, je ne retiendrai que deux cas. Le premier et le plus saisissant est celui de Pierre de Ronsard ; prêtre, aumônier de Henri II, P. de Ronsard passe pour le plus aimable des poètes de la Renaissance et, s'il s'engagea résolument dans le parti catholique après 1565, il est considéré comme un « partisan de la tolérance ». Or, cet homme « tolérant » publia dans le Livre II. 16 de ses œuvres un poème, au demeurant superbe dans la forme, dont voici quelques strophes :

Contre Denise, sorcière :
L'inimité que je te porte,
Passe celle tant elle est forte,
Des aigaux et des loups
Vieille sorcière deshontée
Que les bourreaux ont fouettée
Te honissant de coups.

Adonc par les lieux solitaires
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures
Les corps des morts tu des-emmures,
De leurs tombeaux reclus.

Dieu ! si là haut pitié demeure
Pour récompense qu'elle meure,
Et ses os diffamez
Privez d'honneur de sépulture
Soient des oiseaux goulus posture
Et des chiens affamez.

La part du poète est ainsi celle de l'acculturation et l'harmonie des mots ne parvient pas à étouffer les cris de la suppliciée. Jean Bodin, fondateur de la sociologie politique avec ses *Six Livres de la République* (1576), le premier à s'interroger sur les conséquences de l'arrivée des métaux précieux en Europe (*Réponse aux paradoxes de Monsieur de Malestroit*, 1568), est aussi, on le sait moins, l'auteur d'un *Traité de la démonomanie des sorciers* (1580). L. Febvre qui considérait Bodin comme un « des plus vigoureux esprits de son temps », jugeait que le *Traité* était : « l'un des livres les plus attristants de cette époque ». Grand historien, L. Febvre commettait le

péché qu'il dénonça toujours avec vigueur : l'anachronisme. Le livre de Bodin n'est pas « attristant » ; il est parfaitement cohérent avec l'ensemble de son œuvre. Refondateur de l'idéologie de la monarchie absolue, Bodin était un partisan d'une souveraineté sans partage de l'État, comparable en tous points à l'omnipotence de Dieu qui désigne les rois « *comme ses lieutenants sur la terre* ». Pour J. Bodin, « *croire au diable, c'est croire en Dieu* » ; son christianisme était vertical, centraliste et, méprisant les superstitions populaires, il exclut de sa conception de l'univers toute forme de magisme. Parce qu'il affirme la souveraineté absolue du centre, parce qu'il n'y a de salut que dans la souveraineté de Dieu et de l'État monarchique, J. Bodin ne pouvait éprouver le moindre scrupule à organiser l'éradication violente de la « secte ». Les ambiguïtés de la Renaissance française culminent lors d'un événement paroxysmique qui semble anéantir tous les trésors de notre musée imaginaire de la Renaissance et de l'humanisme. Comment des hommes qui redécouvraient Platon, qui faisaient de *Plutarque* leur livre de chevet, qui collectionnaient les antiques avec passion et réhabilitaient la beauté des corps, purent-ils être associés à cette abomination : la Saint-Barthélémy ? Cette « saison des massacres », inaugurée à Vassy, est-elle toutefois en contradiction avec la Renaissance, en signe-t-elle l'échec et le terme ? Ici encore, gardons-nous de l'anachronisme ; comprendre, relativiser même, ne revient pas à absoudre. Comprendre ne diminue en rien la portée morale du drame du 24 août 1572 ; parmi les interprétations récentes de la Saint-Barthélemy, celle de D. Crouzet a suscité de violentes réactions. Pour cet historien, la « *combinazione* » meurtrière de la reine noire, transformée en carnage par la foule parisienne, aurait été : « *un crime humaniste* » ! La Saint-Barthélemy éclata dans un double contexte : celui de tout un peuple, entraîné dans la spirale d'une violence purificatrice et du sentiment obsessionnel de l'imminence de la fin du monde. Mais c'est aussi l'instant où l'échec du premier attentat contre Coligny avait placé Charles IX dans une situation intenable ; en décidant la mise à mort des chefs militaires protestants, le roi aurait souhaité éviter à son peuple les horreurs d'un conflit général. À la suite du débordement populaire du « crime d'État », le souverain endossa seul la responsabilité du meurtre de masse et aurait mis ainsi un terme aux violences. La thèse est excessive et l'on ne peut donner à un événement un sens qui ne saurait être le sien : un massacre n'a pas la fonction d'une maïeutique. Mais, le temps du deuil passé, une nouvelle génération d'humanistes se leva, faisant taire la voix, sélective, meurtrière de la mémoire, pour faire entendre à nouveau celle de l'Histoire qui n'est pas celle du relativisme moral, mais celle d'une mesure rationnelle des faits. Ces néo-stoïciens, abusivement qualifiés de « politiques », établirent d'abord un constat : la violence avait fait la preuve de sa terrible inefficacité et, depuis l'achèvement du Concile de Trente, il était devenu évident que la reconstruction de l'unité de la chrétienté était un rêve inaccessible. Ce second humanisme eut le bonheur de trouver un homme capable de mettre en œuvre, dans la pratique quotidienne du gouvernement delà cité, ses aspirations. L'édit de Nantes, voulu et appliqué par Henri IV, concrétisait l'autonomisation du politique ; l'Édit ne se prononçait pas sur le contenu de la foi. Il organisait, avec pragmatisme, l'exercice pacifique de la liberté des cultes. Avec cette paix

de religion, l'Etat admettait qu'il y avait d'un côté des sujets qui devaient une entière obéissance aux lois d'un prince absolu, et, d'un autre, des croyants libres de choisir leur credo. Ainsi, la Renaissance triomphante et optimiste ne fut pas celle des héritiers du thomisme qui inscrivaient au fronton de leur Abbatiale de Mau Gouber : « *Fais ce que voudras* », mais celle de ceux qui, avec humilité et grandeur, posèrent cette simple question : « *Que sais-je ?* ». Notre grand Henri, auquel vos travaux, Mademoiselle, rendent si souvent hommage, fut, dans l'ordre de l'action, celui qui donna un sens à ce néo-stoïcisme. Il relie la première Renaissance, néo-platonicienne et ce qui devint le classicisme ; lorsque, dans une des oraisons funèbres prononcées en 1610, un orateur nous le montre maître de ses passions : « *Si que victorieux de luy mesmes, il refusa la carte blanche que la fortune offroit à son espée... courage sans clémence est cruauté, mais avoir l'un et l'autre, c'est estre homme parfait en son intégrité* », c'est déjà Corneille qui fait parler Auguste, à qui Henri fut tant de fois comparé, « *Je suis maître de moi comme de l'univers ; je le suis, je veux l'être...* ».

Vous connaissez, Mademoiselle, Mesdames, Messieurs, mon attachement à notre Académie royale du Siècle des Lumières. Le sujet de concours qu'elle proposa, en 1724, illustre cette continuité d'une Renaissance qui se confond en réalité avec une exigence permanente : « *Le bonheur de l'homme ne consiste pas à être sans passion, mais à s'en rendre maître.* » C'est muni de ce précieux viatique que j'ai le plaisir, chère collègue, de vous accueillir parmi nous, maîtresse de vos passions et comblée d'un bonheur, bien modeste certes, mais que partagent sans réserve tous vos amis.

Discours de remerciements de Madame Hélène Charpentier, nouvelle académicienne

Monsieur le président, mesdames, messieurs, cher collègue.

Comme vous avez prouv e qu'il n'était pas nécessaire d'être natif du Béarn pour entrer dans l'académie du même nom, je me sens donc autoris e à prendre la parole en cette belle salle du parlement de Navarre, et je suis très heureuse de le faire, puisque c'est sur le mot de bonheur que vous avez conclu votre intervention.

Je suivrai d'abord les pistes géographiques que vous avez esquissées en parlant de mes origines, et peut-être alors comprendra-t-on que mes liens avec le Béarn ne sont pas dus aux seuls hasards des nominations universitaires et qu'ils ne résultent pas seulement d'un commerce continu de vingt-cinq ans, mais que des fils solides m'attachaient depuis fort longtemps à cette région et même à cette académie. Les Normands - de Haute ou Basse-Normandie - sont connus pour leur goût des voyages, surtout maritimes, et pas toujours pacifiques. Je ne m'attarderai pas sur leurs incursions dans le piémont pyrénéen et dans les vallées, à partir de leur tête de pont de Bayonne, à la fin du premier millénaire. J'insisterai davantage sur une conquête aux retombées historiques et culturelles considérables, celle de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, conquête immortalisée par la fameuse tapisserie de la reine Mathilde conservée à Bayeux. L'anglo-normand qui se d evoloppa dès lors sur le sol britannique fut l'un des principaux dialectes de l'ancienne langue française, dans lequel furent écrits, entre autres, les *Lais* de Marie de France et les premiers récits français de l'histoire de Tristan et Iseut. Les Normands, qui aimaient déjà l'Italie et l'Orient, fondèrent un royaume en Sicile au XIIe siècle, puis une principauté à Antioche. Leur province était elle-même terre de passage ; pour nous en tenir à la presqu'île du Cotentin, c'est à Barfleur que débarquaient souvent les troupes anglaises pendant la guerre de Cent Ans ; la statue équestre de Napoléon pointant le doigt vers l'Angleterre domine toujours le port de Cherbourg ; enfin on rappellera bien sûr quelques hauts lieux du Débarquement comme Utah Beach ou Saint Mère- glise. Terre de passage et aussi de combats, mais aussi terre d'écrivains, qui y sont n es comme Alexis de Tocqueville ou l'auteur des *Diaboliques*, Barbey d'Aureville, ou qui ont choisi d'y vivre et d'y reposer, comme Jacques Pr evvert près du Cap de La Hague.

Ce double caractère guerrier et littéraire marque aussi l'autre versant de mes origines, le département de l'Aisne : point n'est besoin de revenir sur

les champs de bataille de la Marne, entre 1914 et 1918 ; je préfère souligner l'apport de ces contrées à la littérature et à l'art français avec La Fontaine, Racine, et, plus près de nous, Paul et Camille Claudel. Quant à Villers-Cotterêts que vous avez mentionné au sujet de ma famille paternelle, on ne sait pas toujours que c'est la ville natale d'Alexandre Dumas père. Cette petite ville créait déjà un lien avec la Navarre : le frère de Marguerite, François Ier, y prit en effet, en 1539, une célèbre ordonnance qui réformait la justice et surtout instituait l'usage du français au lieu du latin pour rédiger les ordonnances et les jugements des tribunaux. J'en fus informée dès ma plus tendre enfance, et cela ne fut pas sans influence sur mon goût pour la langue française. Ce goût prit d'abord le chemin détourné des langues anciennes, latin et grec, qui permettaient d'expliquer les origines de notre langue, et dont l'histoire, la civilisation et la littérature me passionnaient. Cette passion me conduisit à préparer une maîtrise de littérature grecque sur Hérodote, sous la direction de Jacqueline de Romilly, pendant sa dernière année d'enseignement à la Sorbonne, avant son entrée au Collège de France, et bien avant son entrée à l'Académie française. Le passage brusque des langues anciennes à l'étude de l'ancien français et de la littérature du Moyen Âge fut guidé à l'origine par des raisons d'ordre universitaire, mais le mariage de raison allait vite se transformer en mariage d'inclination. Quant aux travaux sur des auteurs des XIXe et surtout XXe siècles, si les hasards universitaires palois en ont souvent été la cause, ils ne sont pas en contradiction avec mes études antérieures ou concomitantes sur le Moyen Âge et la Renaissance : le besoin de regarder notre époque dans sa vivante-diversité, avant la sélection opérée par le temps, se fait souvent sentir chez les « médiévistes » et même les « seiziémistes ». Rencontrer des témoins de la vie des auteurs, ou, privilège suprême, les auteurs eux-mêmes, est une chance que mesurent à sa juste valeur les spécialistes des siècles passés, surtout les médiévistes qui travaillent souvent sur des auteurs anonymes ou à peine pourvus d'une vague identité, comme Marie de France ou Chrétien de Troyes. Le meilleur exemple en fut Francis Jammes, puisque grâce à l'association animée par Michel Haurie, il me fut donné de connaître la fille et le petit-neveu du poète et d'autres témoins de sa vie, dont je reparlerai tout à l'heure. Francis Jammes, lui-même reliait le Béarn et l'un de « mes » deux départements, celui de l'Aisne, puisqu'il s'était marié en 1907 à Bucy-le-Long, près de Soissons. Jammes, enfin, me permettra d'introduire mon propos principal aujourd'hui, puisque je vais parler de l'un de ses disciples, qui a développé une œuvre originale, l'abbé Jean Bégarie, connu en poésie sous le pseudonyme de Georges Saint-Clair. Toujours bien vivant, il préfère mener une vie retirée et devenir membre d'honneur de cette académie. Lui-même peut-être rapproché de Marguerite de Navarre, dont il est en quelque sorte le voisin : la reine est morte dans son château d'Odos près de Tarbes, qui n'est guère éloigné de Pontacq, ville de naissance et de résidence du poète.

Pour la poésie, Jean Bégarie avait en quelque sorte des prédispositions familiales - je n'oserai pas dire « génétiques » - car son oncle, Jean-Baptiste Bégarie s'était fait remarquer par ses articles et surtout ses poèmes en gascon, couronnés par l'École Gastou-Fébus et l'Académie des Jeux

floraux de Toulouse, avant de mourir au front, en 1915, à l'âge de 23 ans. Jean Bégarie, né en 1921, n'a pu le connaître, mais la mémoire du jeune poète fut gardée par ses amis occitanistes, qui, en 1920, publièrent ses textes en les accompagnant d'un « tombeau » poétique : l'initiateur en était son maître, le félibre Michel Camelat ; il reçut le concours, entre autres, de Simin Palay, qui devait, quelques années plus tard, être l'un des membres fondateurs de l'Académie de Béarn. L'oncle du poète disparu, l'abbé Jean-Baptiste Bégarie, qui l'avait recueilli avec ses frère et sœur dans sa cure de Gomer, après la mort de leur mère, avait exercé sur lui une certaine influence, car il s'intéressait à la langue gasconne et lisait les journaux et revues félibréens. Ce même oncle Jean-Baptiste jouera également pour son petit-neveu, Jean Bégarie, le rôle de mentor : le curé de Gomer décela vite le talent poétique de l'enfant, qui passait chez lui toutes ses vacances, et envoya quelques-uns de ses poèmes à Émile Henriot, en 1937. L'affectueuse reconnaissance du poète envers son grand-oncle apparaît dans plusieurs textes, comme ce poème daté de 1989, où il rêve devant la photo roussie de l'abbé, prise cent ans plus tôt, à Gomer :

Là, de profil, les mains à plat sur ton bureau,
 Devant une petite tour Eiffel presse-papiers,
 Dont le cadran nous dit qu'elle dut sonner les
 heures,
 Que fut ce jour où tu posais dans ta demeure ?
 [...] Je revois tout. Le temps garde son prix
 Face à l'œil noir dont le soufflet sévère
 Inspire ton maintien de militaires plis.

(Poésies complètes, p. 172)

Entre les vacances, il fallait bien aller à l'école, à Pontacq d'abord, puis au collège : à Orthez, au collège Moncade, il rencontre Jean-Louis Curtis, qui s'appelait alors Louis Lafitte, et qui était son aîné de quatre ans ; après son décès survenu en 1995, Jean Bégarie lui rendra un bel hommage au cours d'une séance de l'Académie de Béarn le 11 octobre 1996. Après Orthez, il se rapproche de Pontacq en continuant ses études au collège Saint-Joseph de Nay, sans savoir qu'il y passerait plus tard une grande partie de sa vie. Mais la guerre est là, et en 1941 -1942, Jean Bégarie participe aux chantiers de jeunesse à Axat, dans l'Aude, près de Font-Romeu, où il découvre véritablement la neige, qui va tenir une place importante dans son œuvre, souvent associée à décembre, que ce soit en Allemagne, en Russie, à Paris (*Soir de neige avec Utrillo*) ou Bethléem lors de la Nativité. Dans les années suivantes, sa vocation religieuse, qui s'est révélée à la fin des études secondaires, est mise à l'épreuve dans les grands séminaires de Bayonne puis de Toulouse, et l'ordination tant attendue a lieu enfin dans la cathédrale de Bayonne en 1949. Mais une certaine forme de déception va la suivre : l'Évêché lui interdit la pratique de l'une de ses passions, le rugby, en-dehors du patronage. L'abbé, grand sportif, pratiquait aussi l'athlétisme (sprint, saut en longueur), et le cyclisme, dont il a une connaissance encyclopédique (en particulier sur le Tour de France).

Depuis 1948, et jusqu'en 1986, il est surveillant d'étude au collège Saint-Joseph de Nay, où il avait été élève exerçant les fonctions de « maître-verrouilleur ». Cet emploi ne l'empêchera pas d'occuper une cure, celle même de son grand-oncle, à Lucgarier et Gomer, de 1960 à 1971. Il sera ensuite curé de Lys de 1974 à 1978. Mais ces diverses responsabilités, pédagogiques et pastorales, ne le détournent pas de sa vocation poétique : dans sa chambre-bibliothèque de « Saint-Jo » ou dans ses cures campagnardes, il continue à écrire, et commence à publier, mais sous un pseudonyme.

En effet, après un premier recueil, en 1955, *Fontaines*, influencé par Eluard et les surréalistes, et qu'il occultera par la suite, c'est en 1957 que paraît son premier vrai recueil personnel, *L'Absence et les Miroirs*. Il est signé du pseudonyme qu'il a adopté définitivement, Georges Saint-Clair, et dont il a livré lui-même l'explication : le 27 juillet 1945, il s'est rendu à Sète pour les obsèques de Paul Valéry et passa la nuit au cimetière marin ; ce cimetière occupe les premières pentes du mont Saint-Clair qui domine la ville et le port. L'admiration pour Valéry a donc imprégné ses premiers essais littéraires. Par la suite, il s'éloignera du poète de la *Jeune Parque* pour se rapprocher, on l'a vu, des surréalistes. L'influence d'Apollinaire se fait aussi sentir, dans des poèmes intitulés *Automne apollinarien ou Colchiques et fumées, Novembre avec Apollinaire, Rencontre avec Guillaume* ; ou encore dans cet autre sur *Le Pont Saint-Esprit à Bayonne* :

Au Pont Saint-Esprit à Bayonne,
Où se mêle au baiser qu'on donne
Quelque amertume du sel bleu,
S'écoule en robes vertes, jaunes
Le beau temps, glisse en mots heureux.
Là côte à côte l'on écoute
Les brises fines, les trains lourds :
Adieu soupirs, bras nus que double,
O sirène, un miroir d'Adour!

Mais en fait ses véritables affinités étaient plus près de son terroir : c'est, au premier chef, Francis Jammes, mais aussi Paul-Jean Toulet, ou les fantaisistes comme Tristan Derème. Et précisément, pour *L'Absence et les Miroirs*, c'est le prix Francis-Jammes qu'il reçoit le 29 janvier 1957 à Paris, à la Closerie des Lilas. Jean Labbé, fervent jammiste, qui le rencontre en cette occasion, trace de lui un portrait physique et moral fort séduisant, mettant l'accent sur la vigueur et le naturel, très éloignés de l'aspect chétif du « *pauvre pion doux si sale* » d'un célèbre poème de Jammes :

« La face tendue, son regard de Béarnais madré fusant sous les paupières mi-closes, chaque geste indiquant la chaleur de ses convictions, il parle d'une voix où roulent quelques échos du Gave, et paraît fort à l'aise dans le rôle que lui impose sa jeune célébrité. [...] Bâti en force, aussi vigoureux au rugby qu'à la course, Georges Saint-Clair eût pu devenir un athlète complet de classe internationale. Le temps qu'il ne consacre pas à Dieu et à ses élèves, il le donne au lyrisme et aux sports. Son bréviaire achevé, ce prêtre et poète tout en muscles confesse deux lectures quotidiennes : Pascal d'abord, pour entretenir et prolonger sa

méditation, puis le journal *L'Équipe*. » *Cette rencontre avec Jean Labbé devait être le point de départ d'une longue amitié, comme en témoigne l'hommage que Jean Bégarie rendra à la mémoire de Jean Labbé devant l'Académie de Béarn en octobre 1985, et intitulée Rêverie sur Jean Labbé, ou vingt-cinq ans d'amitié lyrique : « Orion, je viens de lire que le maître de ta colline au nom d'étoile est mort. »*

Il analyse ensuite cette « poésie de grand lettré et de grand propriétaire », ami de la « robustesse ornée » et ami de la vraie poésie « qui se fait comme toujours dans les coins, dans des coins de province ».

L'année suivante devait se produire une autre rencontre, avec Pierre Espil cette fois-ci ; Pierre Espil, autre fervent jammiste, qui avait fréquenté la maison du patriarche d'Hasparren, partagé les jeux de ses enfants et devait, durant plusieurs décennies, apparaître comme le témoin privilégié et le chantre des dernières années de la vie de Jammes. Après les obsèques d'un des fils du poète, Paul, il fit découvrir à Jean Bégarie la maison de Francis Jammes à Hasparren, la belle villa Eyhartzea, et lui parla longuement « *des heures inoubliables qu'(il) avai (t) vécues là, à l'ombre d'un génie qui ne ressemblait à aucun autre* ». Un peu plus tard, en 1969, Georges Saint-Clair devait recevoir à Bayonne le prix des Trois-Couronnes, pour lequel Espil lui avait conseillé d'envoyer un manuscrit. Suivra le prix Maurice-Rollinat, en 1976, puis le rythme semble s'accélérer : après le prix Verlaine de la Maison de la Poésie à Paris, en 1983, deux prix plus « locaux » mais d'envergure nationale, le prix Paul-Jean Toulet à Guéthary en 1987 et le prix Tristan Derème à Oloron en 1991, sans compter divers prix de l'Académie française. Mais après la publication en 1992 de ses *Poésies complètes* (chez Covedi) à Pau, avec une préface du professeur Pierre Brunei de la Sorbonne, le grand événement est le grand prix de Poésie de l'Académie française décerné à Georges Saint-Clair en juin 1993. Certes, le poète comptait déjà des amis, « supporters » même, dans le monde des lettres et des arts (Michel Bulteau, Jean Dutourd, Michel Ciry, Robert Petit-Lorraine ou encore Geneviève Dormann), mais ce grand prix était doté d'un prestige exceptionnel : l'année précédente, le lauréat avait été Philippe Jaccottet, et en remontant dans le temps, on trouve, entre autres, les noms de Francis Ponge, Yves Bonnefoy, Eugène Guillevic, Philippe Soupault, Jean Tardieu, Jean Follain, Robert Sabatier, et, pour notre région, Jean Lebrau en 1968 et Pierre Emmanuel en 1963. Maurice Druon, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française, rappelle l'insistance de Jean Dutourd à défendre Georges Saint-Clair et rapporte les propos de Jean Bernard, qui résumait ainsi le sentiment de l'illustre compagnie : « *Georges Saint-Clair nous émeut par sa simplicité, sa diversité. Il écrit des poèmes très courts, des quatrains, des distiques [...] Nous sommes ses compagnons dans la chambre-bibliothèque du collège, à Saint-Joseph de Nay, avec les chaussons aux pommes, les grogs et la « bouilloire du temps », dans sa vie de curé de campagne et de prêtre-poète. La poésie de Georges Saint-Clair est inséparable de la foi ardente et communicative de l'abbé Bégarie. On pense souvent à Jean-Sébastien Bach en lisant Georges Saint-Clair, à certaines partitions pour violon seul, à certaines pièces elliptiques. Et comme Georges Saint-Clair, nous aimons l'oiseau du temps*

et le feu tournant. » (*Feu tournant* est le titre d'un recueil de poèmes de 1991-1992).

L'Académie de Béarn n'avait pas attendu le jugement de l'Académie française pour reconnaître les mérites de Georges Saint-Clair, puisqu'elle l'avait élu membre titulaire plus de dix ans auparavant. Une reconnaissance plus large s'ouvrait néanmoins avec le grand prix de Poésie, et allait quelques mois plus tard être concrétisée par l'organisation d'un colloque consacré entièrement au poète béarnais. Le maître d'œuvre en fut Daniel Aranjo qui, depuis plusieurs années, se faisait le propagandiste inlassable de celui qui avait été, à Saint-Joseph de Nay, son surveillant d'externat, et sans doute son éveilleur en matière de poésie et de littérature en général. Ce colloque fut fixé en décembre, mois cher au poète, une semaine avant Noël, mais il ne neigeait pas. La matinée se déroula au collège, dans la salle d'étude où Jean Bégarie avait si longtemps exercé son métier. J'avais eu la chance d'être invitée à cette journée, et de pouvoir ainsi rencontrer la personne dont on étudiait l'œuvre. L'abbé Bégarie se prêta parfaitement au dialogue, tout au long de cette journée que je qualifierais avec sympathie de « folle journée », tant elle fut riche et pleine d'imprévus. Le public des auditeurs et des intervenants devenait à son tour acteur : les anciens de « Saint-Jo » retrouvaient, souvent après plusieurs décennies, leurs pupitres d'antan, et, à mi-chemin entre émotion et amusement, se rappelaient les bons souvenirs de ces années enfuies. Après un déjeuner très convivial dans un restaurant de Nay, la journée continuait à Arthez d'Asson, ancienne résidence de l'abbé Brémond, dans une salle municipale qui, outre l'armada des congressistes du matin, réunit pratiquement toute la population du village. Celle-ci marquait avec enthousiasme son amitié et son admiration pour l'abbé Bégarie. La qualité des interventions, tant le matin que l'après-midi, fut remarquable, et l'on peut en juger encore en lisant le volume d'actes que Daniel Aranjo fit paraître peu après, où les textes des contributions sont suivis de quelques poèmes de Michel Bulteau, de Pierre Oster Soussouev ou de Daniel Aranjo lui-même (*Évangile de Jean*), de proses et d'un recueil poétique inédit de Georges Saint-Clair.

Je terminerai cette évocation de la carrière littéraire de Jean Bégarie en revenant à cette journée du 11 octobre 1996, déjà mentionnée à propos de Jean-Louis Curtis ; après avoir rendu hommage au défunt, Jean Bégarie était à son tour honoré : il recevait des mains de François Bayrou, alors ministre de l'Éducation nationale, et membre titulaire de l'Académie de Béarn depuis 1994, les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. Le discours du récipiendaire fut assez pittoresque, et les témoins s'en souviennent, et la postérité retiendra que l'abbé nomma le ministre, qu'il avait eu longtemps comme voisin à Nay « Président d'honneur du club de défense » qu'il avait constitué pour le maintien de féerie en deux syllabes contre tous ceux qui écrivent « féerie ». Il concluait ainsi : « *Ce n'est qu'un mot. Oui, mais pourquoi ne réclamerait-il pas de nous les mêmes égards que le cimier de Chambord, la forêt de Tronçais, la Belle Écouteuse de Watteau ? Vous venez de le sentir ; avec cet -e- muet méconnu, voici le tumulte (autrement dit la*

cacophonie) prêt à s'introduire dans les parfaits châteaux de Phèdre ou d'Andromaque. »

Il faudrait arrêter mon discours sur ces mots du poète, mais je n'ai guère parlé de son œuvre tant des poèmes que des textes en prose, de ce roman ébauché, **Caillebar**, au nom si « jammien ». Eh bien, pour une fois, je ne ferai pas d'explication de texte et laisserai les lecteurs s'emparer des recueils. Ces poèmes qui invoquent si souvent la peinture et la musique sont eux-mêmes peinture et musique ; les voyages réels ou imaginaires qu'ils évoquent, dans l'espace et dans le temps - l'Espagne, le Maroc - mais aussi les bivouacs en Europe orientale de l'armée napoléonienne ou les troupes espagnoles lancées dans les guerres du XVI^e siècle, ces voyages, revécus dans la chambre d'un collège ou d'un presbytère, deviennent des rêveries sur les mots, sur les noms propres surtout. Parmi tant d'autres, je ne retiendrai que cette évocation de **Paul et Virginie**, plus précisément cette rêverie sur le nom du bateau qui ramenant Virginie fit naufrage au large de l'île de France. Nous pourrions ainsi rappeler le goût de l'exotisme et de l'insularité chez les Béarnais, et suivre le fil poétique qui relie Francis Jammes, Jean Labbé et Georges Saint-Clair : « *Et nous naviguons tous à bord d'un Saint-Géran* » ; ce vers du jeune Francis Jammes fut remanié par Jean Labbé et intégré dans un sonnet qu'il envoyait à Jean Bégarie, sonnet auquel celui-ci répondit :

« Une soie de mousson empourpre le couchant
Une écharpe d'oiseaux a fui le Saint-Géran ».

Virginie a péri, Clara d'Ellébeuse aussi, dans la fleur de la jeunesse, mais les œuvres demeurent, romans ou poèmes, même si parfois le silence ou l'oubli les recouvrent pendant un temps. Le patrimoine littéraire mérite autant de soins que le patrimoine architectural et artistique, et sa restauration est sans doute moins onéreuse. En m'accueillant dans l'Académie de Béarn en tant que membre titulaire, vous me donnerez plus de moyens pour me consacrer à la recherche et à la diffusion de textes méconnus, et ce n'est pas le moindre de vos titres à ma reconnaissance.